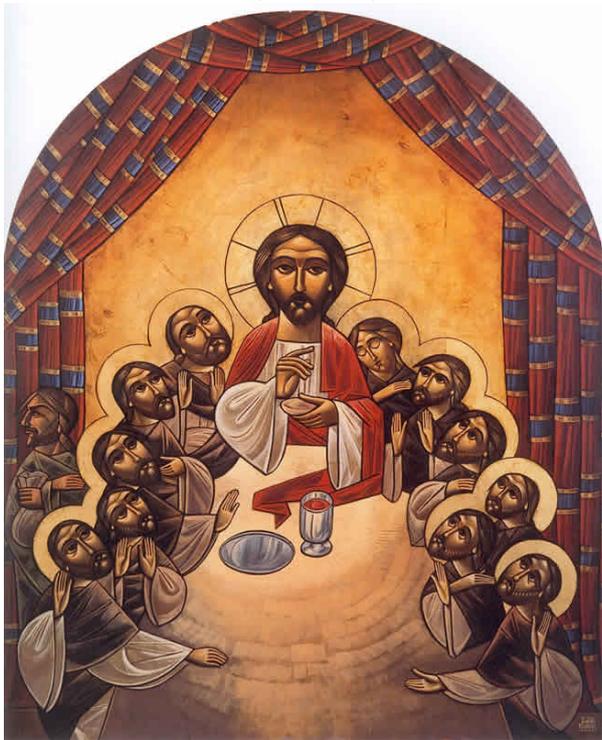


« HEURE BERTHOLIN »

Commentaire de l'Évangile
du Dimanche des Rameaux – Année C
(Lc 22, 14 – 23, 56)



Cette année, nous entendrons la Passion de Notre Seigneur Jésus Christ selon saint Luc. Je ne commente pas tout le texte. Chaque évangile a ses particularités, son objectif catéchétique propre. Bien que les trois évangiles « synoptiques » suivent un plan identique, ils présentent de nombreuses divergences, qu'il serait artificiel de vouloir unifier. Je m'attarde donc sur les détails du récit propres à saint Luc.

1. Le repas du Seigneur.

« J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! Car je vous le déclare : jamais plus je ne la mangerai jusqu'à ce qu'elle soit pleinement accomplie dans le Royaume de Dieu » (Lc 22,15-16). Jésus s'adresse aux Douze apôtres. Luc insiste sur leur rôle de témoins de l'institution par leur Maître d'un repas-mémorial qui est aussi un sacrifice de communion, comme le judaïsme en connaissait. C'est une célébration (v. 15-18) suivie de l'interprétation qu'en donne Jésus (v. 19-20). Jésus évoque la souffrance qui

l'attend : le repas pascal est placé sous le signe d'une mort prochaine : « jamais plus... » (v. 16). Mais la perspective est eschatologique : la mention du Royaume et le verbe « accomplir » le disent bien. La prochaine Pâque sera celle de la fin des temps.

« Ayant reçu une coupe et rendu grâce... » (22, 17) ; « et pour la coupe après le repas, il fit de même... » (22, 20). Chez saint Luc, il y a deux coupes de vin, une au début du repas, une autre vers la fin. Dans le seder juif, il y en a trois : au début, au milieu et à la fin du repas pascal. Cette troisième coupe est appelée « coupe de bénédiction ». En évoquant le repas juif, saint Luc ne fait pas d'archéologie. Il ne garde que les éléments significatifs du « mémorial » de Jésus et qui demeurent à jamais actuels. Pour les chrétiens, le don eucharistique du pain rompu et du vin, aliments sur lesquels la bénédiction divine a été appelée, remplace désormais l'agneau pascal et les autres ingrédients du repas juif (pains azymes, herbes amères, purée de fruits). Le vin annonce le sang de Jésus dans lequel la Nouvelle Alliance est célébrée.

« Voici que la main de celui qui me livre est à côté de moi sur la table » (22, 21). La main du traître est mise en valeur. Pas de bouchée donnée, pas de paroles mystérieuses. Juste un adjectif : « malheureux ! ». Malheureux celui par qui s'accomplit le dessein de Dieu (« selon ce qui a été fixé » v. 22).

« Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous passer au crible comme le blé. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Toi donc, quand tu seras revenu, affermis tes frères » (22,31). Les apôtres se disputent sur des questions de préséance, de pouvoir. L'interpellation de Jésus à Simon dévoile les enjeux véritables de la mission des apôtres : affronter les forces du Mal, résister à Satan. Les forces humaines ne peuvent pas suffire. Il faut la prière de Jésus pour soutenir son Eglise. Notons au passage la mission spécifique de Simon-Pierre : affermir les frères. On peut comprendre le ministère du Pape dans cette perspective. Pourtant la fidélité de Simon est rapidement mise à l'épreuve : « Par trois fois... » (22,

34). Originalité de Luc qui mentionne trois reniements, comme chez Jean ; les autres évangélistes synoptiques disent « deux fois ».

« *Celui qui n'a pas d'épée, qu'il vende son manteau pour en acheter une. Ils lui dirent : Seigneur, voici deux épées. Il leur répondit : cela suffit* » (22,36.38). On peut être surpris de cette recommandation belliqueuse. Le ton est sombre parce que l'avenir est remplis de menaces : les Apôtres auront à affronter de nombreux dangers et adversaires. Il faut pouvoir se défendre. La situation n'est pas sans faire penser à ce que dit saint Paul quand il évoque le danger des brigands et l'hostilité des faux-frères (cf. II Co 11,23-27). Mais les Apôtres comprennent mal ce que dit Jésus : ils s'imaginent qu'il va déclencher une insurrection armée, en résistant au moment où on veut l'arrêter. D'où la mise au point de Jésus : « *Cela suffit* » (v. 38).

2. Au mont des Oliviers.

« *Alors, du ciel apparut un ange qui le reconfortait* » (22, 43) ; « *Entré en agonie, Jésus priait avec plus d'insistance, et sa sueur devint comme des gouttes de sang qui tombaient sur la terre* » (22,44). Ces versets 43-44 sont propres à Luc. Absents de plusieurs manuscrits anciens, ils sont cependant authentiques et appartiennent au texte canonique reçu par l'Eglise. L'ange qui reconforte nous rappelle le « *messenger de réconfort* » qui vient soutenir le prophète Elie dans sa marche vers l'Horeb (cf. I Rois 19,4-8). Même s'il existe des cas avérés de « *sueur de sang* » (hématidrose), ce qui est évoqué ici ne doit pas être interprété comme un phénomène purement physiologique. Le « *comme* » indique qu'il s'agit d'une situation d'angoisse extrême qui saisit toute la personne. Dans la littérature juive intertestamentaire, le rapprochement entre la sueur d'angoisse et le sang versé héroïquement est habituel pour évoquer les situations de martyre (cf. IV livre des Macchabées, ch. 7).

Les apôtres, quant à eux, sont « *accablés de tristesse* » (22, 45). Cette tristesse annonce celle qui menace les disciples quand ils sont confrontés à

l'épreuve, à l'échec de leur mission. « *Voyant ce qui allait se passer, ceux qui entouraient Jésus lui dirent : Seigneur, et si nous frappions par l'épée ?* » (22, 49). La tentation du recours à la violence réapparaît ici. « *L'un d'eux frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille droite. Mais Jésus dit : Restez-en là ! Et, touchant l'oreille de l'homme, il le guérit* » (22,50-51). Jésus refuse la violence, l'affrontement. Son geste de guérison en dit plus que toutes les paroles d'apaisement possibles. Jésus est celui qui fait le bien et qui guérit (cf. Ac 10,38).

« *C'est maintenant votre heure et le pouvoir des ténèbres* » (22,53). Chez Luc, ce sont les grands prêtres eux-mêmes qui viennent arrêter Jésus. Il les interpelle directement et dévoile ainsi la nature diabolique de ce qui se passe. On se souvient que dans le récit des Tentations, il avait été dit que le démon s'était éloigné de Jésus « *jusqu'au moment fixé* » (4,13). Maintenant il revient attaquer Jésus, comme la suite du récit va le montrer.

3. Chez le grand prêtre.

« *Une jeune servante le vit... Peu après un autre dit... Environ une heure plus tard, un autre insistait avec force...* » (22,56.58.59). Chez Luc, le triple reniement de Pierre est placé avant la comparution devant le grand prêtre, et non après comme chez les autres. Trois personnes interpellent Pierre : une femme et deux hommes. A chaque fois, il déclare ne pas connaître son maître. A la dernière fois, il le renie explicitement : « *Je ne sais pas ce que tu veux dire* » (v. 60).

« *Ils proféraient contre lui beaucoup d'autres blasphèmes* » (22,65). En jouant avec Jésus et en le traitant de « *prophète* », les gardes blasphèment, car Jésus est réellement prophète de Dieu, et bien plus que cela ! Mais ont-ils seulement conscience de ce qu'ils font ? En tous cas, l'attaque maléfique est désormais frontale.

« *Pourquoi nous faut-il encore un témoignage ? Nous-mêmes, nous l'avons entendu de sa bouche* » (22,71). Dans ce procès religieux, le scénario de Luc diffère de celui de Marc (deux comparutions devant le

Sanhédrin) et de celui de Jean (deux comparutions, devant Hanne, puis devant son beau-père Caïphe). Ici, le récit est très bref. Il n'y a pas de faux témoins convoqués pour accuser Jésus. La comparution devant le grand prêtre est réduite à l'essentiel : une question cruciale, et une réponse définitive. Le procès est complètement christologique : « *Si tu es le Christ, dis-le nous !* » (v. 67). Il s'agit du cœur de la foi chrétienne : « *Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ; et si j'interroge vous ne répondrez pas* » (v. 67-68) déclare Jésus. Dans le langage de l'apocalyptique juive, il confirme qu'il est bien « *le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu* » (v. 69) avant de constater que ses accusateurs connaissent son identité véritable : « *Vous dites vous-mêmes que je le suis* » (v. 70).

4. Chez Pilate.

« *L'assemblée tout entière se leva, et on l'emmena chez Pilate* » (23,1). Tout le Sanhédrin condamne Jésus et on le conduit chez Pilate. La phrase suggère que c'est l'assemblée elle-même qui effectue cette démarche, ce qui est peu vraisemblable, mais hautement symbolique. La compromission du pouvoir religieux juif avec le pouvoir romain est ainsi dévoilée.

« *Il empêche de payer l'impôt à l'empereur* » (23,2). C'est une accusation très politique, mais aussi religieuse. On se souvient de la controverse sur l'impôt à payer aux romains en Lc 20,22. L'accusation est parfaitement mensongère, puisque Jésus avait dit : « *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* » (Lc 20,25). Ses accusateurs veulent le compromettre aux yeux de Pilate, toujours prompt à réprimer les manifestations d'opposition, comme nous l'avons vu avec l'affaire des Galiléens massacrés (cf. Lc 13,1-3).

D'ailleurs, l'origine galiléenne de Jésus retient l'attention du gouverneur : « *Pilate demanda si l'homme était galiléen. Apprenant qu'il relevait de l'autorité d'Hérode, il le renvoya devant ce dernier, qui se trouvait lui aussi à Jérusalem en ces jours-là* » (23, 6-7). Il s'agit de Hérode-Antipas, fils de Hérode le grand et tétrarque de Galilée. Il

est mentionné en Lc 3,1, dans la liste des dirigeants contemporains de Jésus. Cette comparution devant Hérode est propre à Luc. Elle est enchâssée dans le procès devant Pilate. C'est peut-être une façon de suggérer la compromission totale du pseudo-roi juif et du pouvoir impérial romain. La fin du récit le montrera clairement (v. 12).

5. Chez Hérode.

« *A la vue de Jésus, Hérode éprouva une joie extrême. En effet, depuis longtemps il désirait le voir à cause de ce qu'il entendait dire de lui, et il espérait lui voir faire un miracle* » (23,8). Luc rapporte que Hérode fut « *tout joyeux* » à la perspective de rencontrer Jésus. Il indique aussi qu'Hérode espérait voir Jésus faire un miracle. Ce détail fait évidemment écho à un autre passage de l'évangile où Hérode est montré s'interrogeant sur Jésus : « *Qui est cet homme dont j'entends dire de telles choses ? Et il cherchait à le voir* » (Lc 9,9 et parallèles). On peut aussi évoquer le conseil donné à Jésus par quelques pharisiens : « *Pars, va-t'en d'ici : Hérode veut te tuer* » (Lc 13,31).

Etrange confrontation entre Hérode, l'assassin de Jean-Baptiste et Jésus. J'y vois une nouvelle tentation diabolique. Au désert, le diable avait dit à Jésus : « *Je te donnerai tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes, car tout cela m'a été remis et je le donne à qui je veux* » (Lc 4,6). Pour impressionner Hérode, et peut-être obtenir sa libération, il suffirait que Jésus cède à la tentation de faire un miracle un peu spectaculaire, comme cela lui avait déjà été suggéré au désert : « *Si tu es Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain* » (Lc 4,3). Mais Jésus refuse cette solution : « *Il lui posa bon nombre de questions, mais Jésus ne lui répondit rien* » (23,9).

Alors Hérode fait un geste insolite : « *Il le revêtit d'un manteau de couleur éclatante, et le renvoya à Pilate* » (23,11). L'habit splendide dont Hérode fait revêtir Jésus pour le renvoyer à Pilate peut être compris comme une sorte de message. C'est peut-être un vêtement blanc, signe de noblesse et de joie, à l'instar de la *toga candida* romaine ou essénienne. Il peut avoir

été rouge-pourpre (comme l'indique la version de la *Peschitta* syriaque), en signe de royauté, comme si Hérode voulait se moquer des prétentions de Jésus. Dans tous les cas, c'est une attestation d'innocence. C'est d'ailleurs ce que Luc dit explicitement par la bouche de Pilate : « *Parmi les faits dont vous l'accusez, je n'ai trouvé chez cet homme aucun motif de condamnation. D'ailleurs, Hérode non plus, puisqu'il nous l'a envoyé* » (Lc 23,4-15). Le grand exégète Raymond Brown conclut : « Ce qui importe, c'est que deux témoins convaincants, le tétrarque juif et le préfet romain, attestent que Jésus est innocent des charges avancées contre lui – convaincants non parce que la loi juive exigeait deux témoins (Dt 19,15), mais en raison de leur statut. »¹

Enfin, Luc signale une conséquence politique de cette comparution de Jésus devant Hérode : « *Ce jour-là, Hérode et Pilate devinrent des amis, alors qu'auparavant il y avait de l'hostilité entre eux* » (23,12). Nous retrouvons la même mention dans les Actes des apôtres, sous la forme d'une prière des apôtres, à partir du Psaume 2 : « *C'est vrai : dans cette ville, Hérode et Ponce Pilate, avec les nations et le peuple d'Israël, se sont ligüés contre Jésus, ton Saint, ton Serviteur, le Christ à qui tu as donné l'onction* » (Ac 4,27). Y avait-il un conflit entre le roi juif et le gouverneur romain ? Jésus aurait-il servi de monnaie d'échange pour sceller une réconciliation politique ? On peut accepter cette lecture, et aussi y déceler une relecture plus théologique : la réconciliation des deux gouvernants accomplit la parole du Psaume 2,2 : « *Les rois de la terre se sont dressés, les chefs se sont ligüés entre eux contre le Seigneur et contre son Christ* ».

6. De nouveau chez Pilate.

Comme chez les autres évangélistes, Pilate essaie un marchandage : il propose de libérer quelqu'un pour Pâques et propose de choisir entre un innocent et un coupable. C'est Barabbas : « *Ce Barabbas avait été jeté*

en prison pour une émeute survenue dans la ville, et pour meurtre » (23,19). On apprend donc que ce Barabbas n'est pas un petit délinquant, mais un violent, un agitateur politique (« émeute ») doublé d'un assassin (« meurtre »). En face, il y a Jésus, parfaitement innocent et pacifique, dont Pilate lui-même a dit : « *Cet homme n'a rien fait qui mérite la mort* » (23,15). Luc mentionne une deuxième tentative de Pilate : « *Pilate, dans son désir de relâcher Jésus, leur adressa de nouveau la parole* » (23,20). Pour un peu, le gouverneur deviendrait presque sympathique ! Mais il ne réussit pas à faire reconnaître l'innocence de Jésus. Alors, il l'envoie à la mort.

7. Le chemin vers le Golgotha.

Le texte laisse entendre que ce sont les dirigeants juifs qui conduisent Jésus au Golgotha. Evidemment, il n'en a rien été : c'est une façon de symboliser leur responsabilité dans la mort de Jésus. Ses disciples l'ont abandonné. Mais un passant, réquisitionné pour porter la croix, accomplit ce qui est demandé de tout disciple : porter sa croix à la suite de Jésus.

Il est également suivi par des pleureuses : « *...des femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur Jésus* » (23,27). Le discours que Jésus leur adresse est largement parallèle à la lamentation qu'il avait exprimée sur Jérusalem en Lc 19,41-44. « *Jésus se retourna et leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et vos enfants ! Voici venir des jours où l'on dira : 'Heureuses les femmes stériles, celles qui n'ont pas enfanté, celles qui n'ont pas allaité !' Alors on dira aux montagnes : 'Cachez-nous !' Car si l'on traite ainsi l'arbre vert, que deviendra l'arbre sec ?* » (23,28-31). Si un malheur tel que la crucifixion frappe l'Envoyé innocent qui n'a jamais cessé de faire la volonté de Dieu, combien plus souffriront les coupables qui l'ont rejeté et l'ont condamné à mort ! La menace évoquée par Jésus n'est pas celle de la venue du Royaume de Dieu. Il s'agit plutôt de la prise de Jérusalem par les Romains en 70 ap. JC, événement terrible que nul n'ignore au moment où Luc compose son récit.

¹ Raymond E. Brown, *La mort du Messie* (Paris, Bayard, 2005), p. 864.



8. La crucifixion et la mort de Jésus.

Luc ne s'attarde à donner des détails sur la mise en croix. Il va à l'essentiel : les deux malfaiteurs qui accomplit la prophétie d'Isaïe (Is 53,7) ; le partage des vêtements qui rappelle le Ps 22,19. Et puis, il y a cette dernière parole de Jésus, la demande de pardon : « *Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font* » (23,34). Dans les Actes des apôtres, Etienne reproduit ce comportement de Jésus au moment de mourir lapidé : c'est ainsi que doivent se comporter les disciples de Jésus.

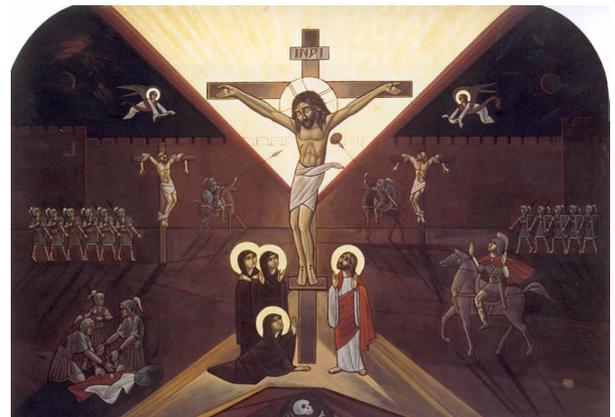
Les moqueries, déjà présentes tout au long de la passion, se poursuivent jusque sur la croix : « *L'un des malfaiteurs suspendus en croix l'injurait...* » Il met Jésus au défi de se sauver lui-même et de sauver les autres (v. 39). Encore un écho des tentations diaboliques du ch. 4. *L'autre lui fit de vifs reproches...* » (23,39-43) : il y a aussi celui qui reconnaît l'innocence de Jésus et qui le supplie de lui ouvrir son Royaume. C'est le dialogue avec celui que la tradition appelle le « bon larron », dialogue qui est propre à saint Luc, où Jésus utilise le mot « paradis », dans un unique emploi (également en II Co 12,4 et Apoc. 22).

« *Alors Jésus poussa un grand cri : 'Père, entre tes mains je remets mon esprit'* » (23,46). Cette dernière parole de Jésus est une reprise du Psaume 31,6, psaume de confiance absolue envers Dieu. Jésus remet son esprit, c'est-à-dire sa vie entre les mains du Père de

qui il reçoit tout son être et toute sa mission. La totale confiance de Jésus est le modèle que tout disciple doit imiter. Etienne, dans les Actes, reprend aussi la même parole.

9. La sépulture et après.

Au pied de la croix, il ne reste plus que quelques hommes, amis de Jésus. Mais ils sont éloignés. En revanche les femmes sont plus proches de la croix et elles vont jouer un rôle plus actif : « *Elles regardèrent le tombeau pour voir comment le corps avait été placé. Puis elles s'en retournèrent et préparèrent aromates et parfums. Et, durant le sabbat, elles observèrent le repos prescrit* » (23,55-56). On sait que les femmes jouent un grand rôle dans l'évangile de Luc. C'est encore le cas ici : elles voient ce qui se passe et elles pourront en témoigner. Et c'est à elles que la bonne nouvelle de la Résurrection sera annoncée par les anges, au matin de Pâques (24,5-7).



¹ Images issues du site :

http://eocf.free.fr/gal_icon_fanous_passion.htm